



**Rien n'est jamais acquis  
à l'homme**  
*(roman)*

**Christophe VOLIOTIS**



*« Un roman, c'est un miroir  
que l'on promène le long d'un chemin. »*  
Stendhal, *Le rouge et le noir*, 1830

À la base, on n'aime que 3 femmes dans sa vie :

- avec la première, on découvre la vie
- avec la deuxième, on comble ses envies
- avec la troisième, généralement, on se marie.

La perle est celle qui réunit les trois en une.

# Table des Matières

*Introduction*

1 - Greta

2 - Anna

3 - Chryssô

Il n'y a pas d'amour heureux

Au loin, se rapprochant, une fanfare de klaxon, puis un vrombissement et, pour finir, un grand crissement de pneus, l'abruti automobiliste écrasant la pédale de frein. Un claquement de portière, puis un bruit de pas. Enfin, un cri : « Hé, y a quelqu'un ? ». Le gugusse, s'impatientant manifestement, se mit à donner de grands coups de klaxon rageur, rompant la quiétude de ce début de journée, détruisant l'harmonie d'un moment de calme, sous un ciel d'azur dans la fraîcheur matinale, le vol des mouettes et le chant insouciant des oiseaux dans les arbres du quartier.

Contrarié, après avoir tiré une dernière taffe, Mitsos jeta le bout de sa cigarette, exhalant un long soupir. Il renifla, remonta son pantalon, et quitta l'arrière-cour lumineuse pour entrer dans le garage où attendait l'indélicat, prêt à lui remonter les bretelles. Le client est roi, disait un adage ; oui, mais même les rois ont des limites, et ce n'est pas parce qu'on paye qu'on a tous les droits, nom d'une pipe !

Aussitôt, il reconnut l'énergumène.

- Putain Yorgo ! t'es toujours aussi con ! faut vraiment que tu fasses tout ce barouf et que t'emmerdes le monde de bon matin ?

- Mitso ! tu me mettras un petit coup de pression dans les pneus, et tu me vérifieras les niveaux, si c'est pas trop te demander... laissa tomber l'autre.

- Je suis l'employé de ton père, Ducon, mais je ne suis pas ta bonne ! T'as deux mains, t'as qu'à t'en servir pour autre chose que te palucher, ça te changera pour une fois.

- Et risquer de salir mon beau costard ? toi, t'as déjà les mains pleines de cambouis, manard ! - et puis, si tu les as pas déjà, elles vont bientôt être sales, de toute façon, alors... un peu plus, un peu moins...

Mitsos agrippa l'indélicat par le colback, graissant et froissant son joli costume, tandis qu'il couinait et

commençait à protester.

- Je me répète, et pour la dernière fois, tiens-toi-le pour dit : je suis employé par ton père, pas par toi, espèce de vaurien, petit con ! Je ne suis pas ta nounou, mais si tu y tiens en continuant comme tu fais, je vais te balancer une paire de claques qui te remettront le peu d'idées que tu as en place. Ta bagnole de fils à papa, tu t'en occupes comme un grand, tu sais où sont les choses dans l'atelier. Et si tu n'arrêtes pas de m'emmerder, je te colle mon pied au cul en prime !

- Qu'est-ce qui se passe ? t'as mal dormi ou quoi ? t'as plus d'humour ?

- De l'humour, j'en ai, t'inquiète ! et même à revendre ! seulement les petits cons dans ton genre, qui se croient tout permis, j'en ai ma claque. Si tu veux jouer, va jouer aux billes avec tes crottes de nez dans la cour de récré avec tes petits copains, mais pas avec moi. Moi, tu me parles avec respect, t'entends ? Ce n'est pas parce que je suis salarié que j'ai moins de valeur que toi, avec ta cuillère en argent dans la bouche. Je ne suis pas des tiens, je ne suis pas ton copain, et j'entends que tu cesses de me casser les burnes. Capito ?

Il se redressa, tourna le cou à droite et à gauche en se rajustant :

- Oh là là ! t'es d'une humeur massacrate ce matin !

- Elle était excellente, figure-toi, jusqu'à ce que tu viennes la massacrer avec tes jeux de merdeux.

Surgit le père, M. Thrassyvoulos, patron du garage :

- Hé là ! hé là ! qu'est-ce qu'il se passe ici ?

- Je vais vous le dire, moi, M. Thrassyvoulè, ce qui se passe ici... dit Mitsos. Il se passe que votre fils ici, môssieu Yorgos, se conduit comme un sauvage, déboule avec sa caisse comme un boulet de canon dans l'atelier au risque d'écraser quelqu'un ou d'endommager le matériel, puis se prend pour un grand seigneur envers la gueusaille, et me donne des ordres...

- Les ordres, ici, c'est moi qui les donne ! est-ce que c'est bien compris, tous les deux ?

- Ouais P'pa...

- On est parfaitement d'accord, M. Thrassyvoulè, et c'est d'ailleurs ce que j'étais en train de lui expliquer quand vous êtes arrivé.

- Expliquer, expliquer, geignit Yorgos, il était plutôt en train de me secouer comme un prunier oui ! Regarde, P'pa, il m'a tout froissé mes beaux habits !

- Il a raison, rétorqua M. Thrassyvoulos, et je vais même rajouter une chose, mon fils : tu as beaucoup de chance qu'il soit calme d'habitude, parce que moi, à sa place, je t'aurais déjà balancé une bonne paire de claques, que tu mérites amplement d'ailleurs, malgré tes dix-huit ans !

- Oh ben alors ! si tu prends son parti, évidemment ! et puis c'est dix-neuf bientôt, renchérit le petit prodige.

- Je ne prends pas particulièrement son parti, vois-tu. Mais je constate que tu te conduis de plus en plus mal, comme un zazou, un voyou qui a grandi dans la rue. Est-ce que c'est comme ça qu'on t'a élevé, ta pauvre mère et moi ?

- Rhalala, râla le minet, de la morale, toujours la morale !

- Absolument ! sans morale, tu n'es rien dans la vie. Crois-tu que cette affaire m'est tombée du ciel ? Ta mère et moi, quand on s'est mariés, nous n'avions pas le sou. Eh bien, à force de travail acharné, et de vertu - ou de morale, si tu préfères - j'ai pu bâtir cette superbe entreprise, et j'espère qu'elle prospérera.

- Ouais ! je sais, tu me l'as déjà seriné mille fois...

- Eh bien ! ce sera la mille et unième fois, donc. Mais pour qu'elle continue à prospérer, cette entreprise, encore faudra-t-il que mon successeur veuille bien se donner un peu de peine, et bosser. Déjà, faire acte de présence un peu plus régulièrement, par exemple, plutôt que de venir de temps à autre en coup de vent, comme la neige en juillet. Puis de s'occuper à gagner l'argent plutôt qu'à le

dépenser... Si au moins tu en gagnais autant que tu en claques à droite et à gauche !

- D'une, l'argent, c'est fait pour être dépensé, pas pour l'amasser, comme tu fais. Et de deux, si c'est pour me faire la leçon, j'aurais apprécié que tu ne le fasses pas devant les employés...

- Ah ! parce que t'as le sens des convenances, subitement ? Sache deux choses, alors : d'une, comme tu dis, si j'amasse l'argent, c'est parce que je sais qu'un panier percé comme toi va le dépenser - que ferais-tu, vaurien, si tu n'avais pas de fric ? hein ?

- Ben...

- C'est cela : ben... tout, sauf travailler ! et secundo : Mitsos, que tu vois là, est non seulement ton aîné, auquel tu devrais du respect rien que de ce fait, mais il est plus qu'un simple employé. C'est un peu grâce à lui si, depuis dix ans qu'il est là...

- Douze, M. Thrassyvoulè !

- Déjà ! comme le temps passe ! Je disais donc : c'est un peu grâce à lui si, depuis douze ans qu'il est là, cette affaire a prospéré. Car, vois-tu, chaque jour que Dieu fait, il est là lui, fidèle au poste, jamais une minute de retard, plutôt en avance même ; et il ne rechigne pas à donner un coup de collier, faire des heures supplémentaires, y compris le week-end, s'il y a besoin !

- Tu le payes pour ça, et en heures supplémentaires en plus !

- Oui je le paye pour ça ! Mais il n'y est pas obligé. Combien de fois, il avait d'autres choses à faire, et il m'a dit : « ça ne fait rien, M. Thrassyvoulè, je m'arrangerai autrement ; terminons ce que nous avons commencé ! Vous avez donné votre parole, nous devons la respecter. » Ce n'est pas toi qui m'aurais répondu ça ! au contraire, moins tu en fous, et mieux tu te portes !

- Je ne suis pas ton employé, je suis ton fils, moi.



- Ah ouiche ! tu parles d'un fils ! déjà à l'école tu ne foutais rien, plus prompt à faire des conneries qu'à étudier... La preuve, même ton bac, tu n'as pas été foutu de l'avoir, alors qu'aujourd'hui, n'importe quel gamin des cités l'a : ils le donnent, t'entends ? Ils le donnent, et môssieu n'est même pas capable de se baisser pour le ramasser ! T'es un incapable, un branleur, un poids mort. Mitsos vaut mille fois mieux que toi ! C'est Mitsos que j'aurais dû avoir comme fils, pas toi !

- Eh bien, tu sais quoi ? répondit l'effronté. S'il est si bien, si merveilleux, et que tu aurais préféré l'avoir pour fils, adopte-le !

- Pour une fois que tu sors une parole sensée ! Aman<sup>1</sup>, mon Dieu ! Eh bien, comme tu dis, tu sais quoi ? je vais le faire, répondit-il d'une manière sibylline. En attendant, toi, plus d'argent de poche. Tu gagneras ta vie à la sueur de ton front, désormais.

Et le père tourna les talons, allant s'enfermer dans son bureau.

Le fils avait l'habitude des engueulades paternelles, et cela ne lui faisait ni chaud ni froid, sachant que ces accès de mauvaise humeur duraient autant qu'un petit nuage en plein été. Interloqué cependant par la dernière tirade, il se tourna vers Mitso :

- Qu'est-ce qu'il a voulu dire par là ?

- Que c'est fini la dolce vita de branleur ; tu vas être obligé de bosser désormais.

- Nan, pas ça, j'ai l'habitude. Nan, l'histoire de l'adoption...

- Tu veux que je te dise ? je n'en sais foutrement rien.

---

<sup>1</sup> Interjection provenant du turc. (Grâce en droit musulman par laquelle un ennemi vaincu obtient la vie sauve ou une amnistie.) Exprime la surprise, l'exaspération, ou encore l'admiration, le soulagement.

***1 - Greta***

Dimitris Dimitriadis était un homme dans la force de l'âge. Tout jeune, on l'avait affublé du diminutif Mitros, commun dans ces contrées reculées. Puis, l'âge venant, on opta pour un plus commun et consensuel Mitsos, qui sentait moins sa province - tandis que d'autres avaient opté pour un Demis...

Depuis tout petit, il était habité par la passion des voitures, qui soulevaient des nuages de poussière en traversant son village, et qu'il suivait avec l'enthousiasme des chiots, pieds nus sur la route, alors qu'il n'était pas plus haut que trois pommes. Ses parents s'étaient aperçus de cette passion omniprésente.

À six ans, il collectionnait les petites voitures de reproduction, et était capable, au premier coup d'œil, de distinguer marques et modèles. Sa passion s'affinant avec l'âge, ils décidèrent de le placer chez un parent mécanicien à la ville. Aussi lui firent-ils quitter l'école, où il avait pourtant d'excellents résultats, étudiant avec tout le sérieux possible, à treize ans, pour un apprentissage dans un garage. Le patron, dès l'abord, fut estomaqué : les connaissances théoriques du gamin égalaient, voire parfois dépassaient les siennes - et pourtant il n'était plus de prime jeunesse ! et des bagnoles, mon dieu, il en avait vu défiler un certain nombre, c'est dire.

Mais Kozani,<sup>2</sup> cette capitale de la Macédoine occidentale, était trop petite pour ce gamin. Et le défilé ininterrompu d'Opel Kadett ou de Ford Taunus que possédaient dans leur immense majorité ces provinciaux dans ces années 60-70, il en avait vite fait le tour. Il était presque capable, comme le soldat d'élite qui démonte et remonte son arme les yeux fermés, de désosser et remonter, pièce par pièce, ces véhicules rudimentaires mais solides.

Son œil s'alluma avec l'invasion des voitures de l'extrême-orient, essentiellement nippones ou coréennes :

Toyota, Datsun, Daihatsu, Isuzu, Mitsubishi, etc. La plupart en version commerciale, avec un plateau à l'arrière, que les agriculteurs chargeaient de leurs récoltes diverses, de la pomme de terre à la pastèque gorgée d'eau pouvant atteindre à l'aise ses dix à quinze kilos pièce. Il admirait ces belles mécaniques, avec toutes les inventions des ingénieurs du pays du soleil levant, qui amélioraient les performances de ces véhicules majoritairement utilitaires, robustes, et passant quasiment partout, sur tous les terrains, et par tout temps - pourvu qu'ils soient convenablement chaussés.

Le temps passa à une vitesse inimaginable ; il apprenait tout en s'amusant, l'un facilitant sans aucun doute l'autre. Mais s'il en oubliait quasiment le monde autour de lui, le monde ne l'oubliait pas, lui. Vint le temps du service national, qui durait une trentaine de mois. Il eut la chance d'être affecté dans une caserne appartenant à l'infanterie, en périphérie d'Athènes.

Là, une fois ses classes accomplies, on l'affecta tout naturellement aux ateliers mécaniques. Il travailla sur les poids lourds, GMC, Berliet, et consorts. Sur les blindés et tanks, qu'il découvrait pareillement. Sur les jeeps des officiers. Mais également sur des voitures particulières, la Mercedes à fanion du colonel, ou la Porsche du chef d'atelier.

Ce dernier étant marié à une riche héritière folle de l'uniforme et de la roublardise de M. Apatéonas, il se trouvait, grâce à la dot de sa femme, à la tête de plusieurs immeubles et propriétés. D'immenses terrains parfois, qu'il morcelait et qu'il revendait au fur et à mesure à des promoteurs immobiliers, en cette période de folie où les immeubles poussaient de partout tels des champignons, les faubourgs étant constamment repoussés un peu plus loin. Il n'était pas rare qu'on fasse une trentaine de kilomètres par les routes, sans jamais sortir de la zone habitable, avec son cortège de feux et de panneaux publicitaires.

Bref, M. Apatéonas vivait sur un pied bien supérieur à celui que lui auraient permis ses simples émoluments d'adjudant, et il changeait de voiture à chaque sortie d'un nouveau modèle. Bien évidemment, la virilité (ou plutôt l'idée qu'on s'en fait) étant souvent liée à la puissance du moteur et à la vitesse que l'auto était censée développer,

notre adjudant mécanicien optait pour des grosses motorisations.

Ce fut une bénédiction pour Mitsos, qui eut ainsi l'occasion de pénétrer ce monde de la voiture allemande, un pied dans l'univers du luxe. Jamais, dans sa province paumée, il n'aurait eu la moindre chance de mettre ses doigts dans le cœur de tels moteurs, ni de poser ses fesses sur les sièges en cuir de ces bolides ; quant à les conduire, cela avait toujours été du domaine du rêve !

Il se familiarisa donc avec la mécanique allemande, et loin de rechigner quand on lui demandait de travailler sur ces voitures qui, en principe, n'auraient jamais dû entrer dans l'atelier militaire, il les accueillait avec joie, savourant ces travaux « extra » comme autant de sucreries pour un gamin gourmand.

L'adjudant, voyant un enthousiasme si flagrant, en conçut une idée : il faisait ainsi travailler Mitsos au black, l'entretien du parc militaire ne nécessitant pas son emploi à temps plein. Bien sûr, il dédommageait Mitso ; bien sûr il lui octroyait des miettes sur ce qu'il percevait de son côté. Mais de cela, Mitsos n'en avait cure : non seulement il assouvissait sa passion, mais en plus il était payé pour, et améliorait ainsi son ordinaire.

Ses trente mois s'écoulèrent ainsi en un clin d'œil. L'adjudant, quelque peu marri de perdre un aussi bon élément (tu penses !), mais également une source de revenus pas complètement négligeables, lui proposa de le garder, lui proposant de s'engager. Ainsi, de caporal-chef, il passerait automatiquement au grade de sergent, et à la solde qui va avec, modeste certes, mais relativement confortable pour un célibataire comme lui, et qui devrait être abondée par une rémunération au black. Il pourrait en faire des choses !

Il refusa.

Sa décision était prise : rendu à la vie civile, il aspirait désormais à plus. Ses uniques perspectives, s'il demeurait dans son pays, même à Athènes, étaient soit de végéter dans un quelconque garage comme mécanicien ordinaire, à faire du tout venant pour une paye de misère ; soit de monter son affaire. Mais pour cela, il n'avait aucun capital - ne serait-ce que pour louer un local déjà, et s'équiper d'un indispensable minimum - ensuite, il lui faudrait se faire connaître, se forger une renommée, attendre le client, accepter n'importe quoi...

Vu l'état général du parc automobile, il avait eu le temps pendant trente mois de le constater au cours de ses permissions, dans l'ensemble vieillissant et plutôt bas de gamme, il lui fallait cibler d'autres horizons, migrer sous d'autres cieux, rejoindre les cohortes de la diaspora économique.

Puis, sa passion inextinguible des belles mécaniques allemandes l'orienta tout naturellement vers le pays de la choucroute et de la bière (ainsi que des casques à pointe, mais ça, c'était du passé dorénavant).

Il rentra donc au village. Ses parents furent heureux de le revoir, persuadés qu'il revenait se fixer, épouser une brave fille du pays, lui coller quelques polichinelles dans le tiroir, histoire de perpétuer la lignée et, soit reprendre l'affaire familiale, soit travailler dans un garage - puisqu'il préférerait avoir du cambouis que de la terre sur les mains. Il les aida pour les récoltes estivales, reprenant des plumes grâce à la bonne cuisine de sa mère, un fin cordon bleu. En effet, pendant son service, entre la rata infecte de l'armée et son manque d'appétit pour tout ce qui ne concernait pas la voiture, il avait maigri, bien qu'il revînt plus grand, plus fort, plus musclé.

Petit à petit, il sema l'idée dans la tête de ses parents : l'Allemagne, les voitures de luxe, une place importante, une bonne situation, et soit un mariage avec une authentique et placide teutonne, soit un retour au pays une fois fortune faite. Le rêve de tout Grec pauvre, candidat à l'exil, face à un pays où règne la misère, corruption et népotisme à tous les étages. Combien d'exilés sont devenus riches et célèbres ? regarde maman : Onassis, Niarchos, et tant d'autres !

Ses parents s'en firent une raison : c'est le cadet qui reprendrait l'exploitation, qui serait le chef de famille quand ils vieilliraient, qui épouserait une brave fille du pays, lui collerait quelques polichinelles dans le tiroir, histoire de perpétuer la lignée, et avec sa dot arrondirait la ferme.



Il partit donc, à la fin de l'été ou au début de l'automne, vers les grisailles de l'outre-Rhin. Il s'installa, rejoignit d'autres compatriotes qui l'aidèrent dans les premiers temps dans le maquis de la langue et des formalités. Puis il démarcha les garages de la ville. À l'époque, on trouvait du boulot sans trop de peine lorsqu'on était qualifié, et on trouvait également rapidement à se recaser lorsqu'on le perdait ou le quittait.

Après une piètre première expérience, due à sa mauvaise maîtrise de la langue, un quiproquo imbécile et un client qui l'était tout autant, en plus d'être irascible, il trouva, au bout d'une quinzaine de jours, une place dans un grand garage Mercedes, en périphérie de ville. Le chef d'atelier sous les ordres duquel il devrait travailler avait lui-même des origines grecques, et parlait un peu. Cela facilita son intégration.

Mû par son enthousiasme et sa connaissance préalable des différents composants, il apprit très vite les termes techniques, tandis qu'il baragouinait à la taverne où il se délassait après le travail en prenant sagement un demi de bière avant de rentrer chez lui, faire son frichti, puis se coucher dans son lit de moine.

Il s'accoutumait peu à peu à cette nouvelle vie qui, finalement, ressemblait assez à celle de sa caserne, barrière linguistique mise à part. Le samedi soir, il rejoignait un groupe d'immigrés grecs, avec l'air de la patrie, l'agilité de la pensée et de la langue recouvrée. Ils y sirotaient consciencieusement leur ouzo accompagné de mézéz, tandis qu'ils claquaient voluptueusement les pions plats sur les flèches de leur jeu de tavli, le backgammon grec.

Les conversations roulaient sur le pays, les nouvelles de là-bas, mais aussi d'ici, ce qu'était devenu Pètros, le nouvel arrivé, Yannis, sur les aléas de l'un ou de l'autre, les bonnes

aventures, la santé, sur les formalités administratives, des tuyaux aussi, divers et variés.

Tout le monde ou presque se plaignait du froid, du mauvais temps, brumes et pluies, mais se louait de tomber généralement sur des indigènes ouverts et chaleureux, bien qu'un peu rigoristes, sauf pour la boisson - mais comment font-ils pour boire autant de bière, bon sang ? le schnaps qu'ils jettent dedans, tu crois ?

Un soir, en faisant ses courses, il heurta de son caddie sans le vouloir une superbe Gretchen qui s'était soudainement immobilisée au beau milieu du rayon, sous le coup d'une illumination ou d'une inspiration. Confus, il commença à s'excuser, lui expliquant péniblement - il cherchait ses mots - qu'il regardait ailleurs, et que, bien sûr, il ne l'avait pas fait exprès. Elle rit.

- Je me doute bien que vous ne l'avez pas fait exprès, s'exclama-t-elle. Encore heureux ! Il y a bien d'autres moyens de faire du rentre-dedans...

- Excusez-moi, j'ai peur de ne pas bien comprendre. Je comprends mal la langue.

- Je constate, en effet. Vu votre accent, vous semblez venir du sud. De quel pays ?

- La Grèce. Je m'appelle Mitsos.

- Mizzos ? moi, c'est Greta (comme quoi, il ne s'était pas beaucoup trompé !) Ach ! la Grèce ! quel beau pays !

- Très beau, se rengorgea-t-il. Mais pas de travail. Nix arbeit.

- Ah ! vous êtes venu voler le travail des Allemands alors ? - Je plaisante, rajouta-t-elle aussitôt, de peur qu'il se vexe. Et vous faites quoi, alors, comme travail ici ?

- Mécanicien chez Mercedes. Je suis mécanicien depuis très jeune.

- Ah ! Mercedes... Et évidemment vous roulez en Mercedes, je parie.

- Je ne comprends pas... fit-il, légèrement paniqué.

- Vous... voiture ? conduire ?

- Oh ! non, pas de voiture. Pas encore, compléta-t-il.

- Pas le permis ?

- Si, si, j'ai le permis. Mais pas de voiture.

- Remarque, vous tombez bien ! Ma voiture fait un drôle de bruit depuis un certain temps. Oh ! fit-elle en riant, je